

VIE ET VERTUS

DE LA BIENHEUREUSE

GERMAINE COUSIN

BERGÈRE.

(Suite)

III

Ainsi marchait Germaine dans son rude chemin, accablée d'afflictions, joyeuse en esprit, ne comptant pas les peines que Dieu lui envoyait, et ne lui demandant pas d'en diminuer le nombre ni d'en alléger le poids. Soumise à l'ordre de la Providence, elle ne songeait qu'à donner à Dieu d'une manière toujours plus parfaite ce qu'il voulait d'elle dans l'état où sa main miséricordieuse et sage l'avait placée. Elle aimait sa pauvreté et ses infirmités comme des moyens de salut. Exposée aux rigueurs des saisons, elle y voyait, elle y bénissait autant d'occasion de pénitence. Lorsque Dieu lui eut donné des témoignages éclatants de sa complaisance, en suspendant pour elle, pauvre petite, les lois ordinaires de la nature, elle ne le pria point de la guérir. Il lui sembla meilleur, quand Dieu l'aimait, de rester le rebut du monde et de garder ce fardeau de misère doublement précieux pour elle, puisqu'il la détachait d'elle-même et que Dieu l'aidait à le porter. Telle est la sagesse des saints, bien différente en ses lumières des vaines conceptions des prétendus sages de ce monde. Ceux-ci, luttant sans cesse contre la volonté divine et voyant leur bonheur partout où Dieu ne les a pas appelés, deviennent souvent plus coupables en se rendant plus malheureux.

IV

La pieuse bergère ne supportait pas avec moins de constance et de résignation les peines très-sensibles qui atteignaient son